

CHAPITRE IV

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

En dépit de ses extravagances, la vie que menait le sultan était très simple. Il se levait de bonne heure et, après les prières de l'aube, quittait ses appartements privés pour les bâtiments dans lesquels se tenait la cour. Là, il s'asseyait généralement sur un divan ou sur un canapé, dans une chambre séparée peu éloignée du grand patio où les vizirs traitaient leurs affaires.

Ce patio était entouré d'arcades sur lesquelles s'ouvraient un grand nombre de petites pièces. Dans celles-ci les différents vizirs et leurs secrétaires étaient assis, tandis qu'au dehors, dans l'ombre des colonnes, étaient accroupis ceux qui sollicitaient une audience des divers secrétaires, d'État.

Une porte cochère toujours gardée par des portiers conduisait de ce patio au bureau privé du sultan et les messagers et des lettres allaient et venaient.

De temps en temps, il faisait appeler en sa présence l'un ou l'autre des vizirs et discutait avec lui de ce qui pouvait être fait de mieux.

On peut comprendre qu'une aussi faible communication gardée par Sa Majesté avec le monde extérieur, permettait aux gens qui l'entouraient de lui cacher toutes les informations importantes et de lui présenter les affaires en cours sous le jour le plus propre à leurs vues ou plus souvent à leurs intérêts.

La cour, qui commençait de bonne heure, le matin, finissait à midi et le sultan rentrait au palais pour déjeuner. Il mangeait toujours seul et selon la coutume du pays avec ses doigts. Cette habitude, qui semble presque répugnante aux Européens, n'est pas du tout malpropre, car les mains sont lavées d'eau chaude avant et après le repas et la nourriture est toujours cuite de telle façon qu'elle peut être facilement partagée.

Une de nos habitudes que nous considérons comme bien plus propre que de manger avec nos doigts est considérée par les Marocains comme une malpropreté; c'est de nous laver la figure et les mains dans une cuvette et, plus encore, c'est de nous baigner dans une eau qui n'est pas courante.

Le repas de midi terminé, le sultan se reposait un instant pour sortir du palais généralement vers trois heures. La cour ne se tenait pas le soir et Moulay Abd el Aziz restait libre de passer le reste du jour comme il lui plaisait et c'est ce qu'il faisait habituellement en compagnie d'Européens employés ou amis. Polo, à bicyclette, cricket et tennis étaient les jeux pratiqués.

Un soir, après une plus longue partie de tennis que d'habitude, nous commençâmes à plier le filet car la pluie semblait probable.

Sa Majesté venait de rentrer au palais, mais elle avait oublié son mouchoir noué sur le filet pour en mieux marquer la hauteur.

Je détachai le mouchoir, mais ayant senti quelque chose d'assez gros noué dans un coin, je l'examinai plus soigneusement ; c'était un diamant taillé, de la grosseur d'une noisette, que Sa Majesté avait acheté récemment. Cachant soigneusement le précieux mouchoir dans ma poche, car il n'y avait aucun moyen de joindre le sultan quand il avait pénétré dans les arcades du palais où seules les femmes étaient admises, j'essayai de quitter l'enceinte par la sortie habituelle.

J'avais traversé une cour et j'étais près de la porte extérieure quand je m'aperçus que quelqu'un me poursuivait.

J'acceptai le jeu et me mis à courir; mais je ne pouvais lutter avec le sultan qui, rendu plus ingambe que d'habitude par la perte de son précieux joyau, tomba sur moi comme une tornade. Presque avant de me rendre compte que j'étais pris, j'avais les pieds en l'air et j'étais jeté sur l'herbe tandis que Moulay Abd-el-Aziz, ses genoux maintenant mes bras, fouillait mes poches. Il découvrit bientôt son diamant encore noué dans son mouchoir, mais non content de cela, il m'enleva un calepin, un anneau que je portais à ma chaîne de montre, une épingle de cravate et un étui à cigarettes.

Il me laissa enfin, riant de l'aventure, mais je ne vis plus jamais les objets enlevés.

Une autre fois, j'étais présent quand un fonctionnaire de la cour vint pour présenter ses hommages au sultan au moment où il venait d'obtenir une haute situation. C'est maintenant le célèbre El Hadj Omar Tazi, actuellement vizir des Domaines (¹).

Nous étions à causer, Sa Majesté et moi, seuls dans une cour au long de laquelle se trouvaient les cages de la ménagerie, quand Hadj Omar entra.

Se prosternant pieds nus sur les dalles de marbre, il toucha le sol avec son front. Le sultan faisant à peine attention à lui, dit quelques paroles de pure forme et se tournant vers moi, me demanda à brûle-pourpoint : « - Connaissez-vous cet homme ? »

Je le connaissais à peine, mais sachant le goût de Sa Majesté pour la plaisanterie, je pensai qu'il y avait là l'occasion d'une farce à faire à Hadj Omar qui, étant un citadin de Fez, devait être certainement poltron.

- Je le connais bien ! répliquai-je. Pas plus tard qu'aujourd'hui, il était chez moi et me priait d'intercéder auprès de Votre Majesté pour obtenir d'Elle une faveur.

Hadj Omar, qui était encore prosterné sur le sol, regarda avec inquiétude dans ma direction, ne comprenant pas ce qui se passait.

- Cette faveur est accordée ! répliqua le sultan à qui j'avais fait un petit signe pour qu'il me permît de continuer.

- Il demandait, continuai-je, qu'au cours de cette après-midi où il paraîtrait pour la première fois en présence de Votre Majesté, nanti de ses nouvelles fonctions, il lui fût permis de donner une preuve de sa fidélité.

- Certainement ! répliqua Moulay Abd el Aziz.

- Il proposait, dis-je, afin qu'on ne pût douter de sa fidélité et de son courage, de passer, avec la permission de Sa Majesté, une demi-heure dans la cage aux lions.

Hadj Omar, encore prosterné devant le sultan, se tortillait de plus en plus inquiet et tournait sa grosse figure empâtée vers le sultan et moi.

- Certainement ! dit le sultan.

- Si Votre Majesté m'ordonne de mourir, je suis prêt à le faire, dit une faible voix venant du sol, tremblante d'émotion.

- Appelez les esclaves qui ont les clefs des cages, répliqua le sultan et, en même temps, il se dirigea vers les bêtes sauvages.

Hadj Omar suivait à quatre pattes. Les esclaves arrivèrent, mais la terreur d'El Hadj Omar

¹ Vizir honoraire en 1927.

était maintenant si évidente que la plaisanterie ne pouvait durer plus longtemps. Me prenant par la main, le Sultan m'emmena et Hadj Omar s'enfuit.

Nous jouâmes une autre plaisanterie à Hadj Omar avant mon départ de Fez, et en cette occasion Menhebbi fut le complice, sinon l'instigateur de la chose.

Hadj Omar était en train d'expliquer au sultan l'arrangement d'un nouveau parterre de fleurs qu'on était en train de tracer. Sa Majesté se tenait un peu en avant et le majestueux et vaillant courtisan était un peu en arrière, sur sa droite. Menhebbi et moi, qui nous étions écartés dans une autre direction, nous fîmes une découverte : une pompe et un long tuyau. Plaçant la pompe dans une citerne, je portai le tuyau jusqu'auprès d'Hadj Omar et quand j'eus placé la lance dans son dos, près du cou, Menhebbi commença à pomper.

Les riches Marocains ne se lavent jamais avec de l'eau froide, et le fleuve qui commençait à couler sous les pieds d'El Hadj Omar lui causa presque une attaque.

L'eau tombait de ses larges culottes sur ses babouches jaunes, mais il n'osait pas dire un mot, car Sa Majesté lui parlait.

- Il sera fait comme Sa Majesté l'ordonne, dit-il, quand le sultan cessa de parler; mais sa voix était si tremblante, si vraiment pitoyable que Moulay Abd el Aziz se tourna brusquement pour voir ce qui arrivait.

Ce fut un spectacle lamentable que ses yeux aperçurent : Hadj Omar Tazi debout, tremblant et dégouttait au milieu d'une mare d'eau. L'étiquette interdisait au sultan de rire en public. mais l'étiquette ne put l'empêcher de se couvrir le visage avec un pan de sa djellaba pour cacher son hilarité et de s'en aller rapidement dans une autre direction.

Le mot d'étiquette me fait souvenir d'une ou deux traditions de la cour marocaine.

Nul homme naturellement ne pénètre à l'intérieur du palais où seules les femmes sont admises, mais Moulay Abd-el-Aziz en plusieurs occasions me parla de ses ennuis domestiques.

Il racontait quelques faits qui montraient que tout monarque qu'il fût, sa vie était entravée par les coutumes. L'une d'elles avait trait à sa chambre à coucher qui devait être d'une grande simplicité et où l'on ne devait voir qu'une seule couleur, un très profond et très beau bleu indigo. Les tapisseries de soie devaient être tissées et teintées au Maroc, et aucun matériel européen ne devait être employé. Rideaux, couvertures, tapis et tentures, tout devait être de cette couleur et fabriqué selon la règle. En outre, la tente où il passait la nuit quand il campait ne devait contenir que trois tapis et il devait dormir sur un matelas à même le sol et non sur un lit.

Les vizirs couvraient le sol de leurs tentes avec de la paille, sur laquelle ils plaçaient des nattes et des amoncellements de riches tapis, mais le sultan n'avait rien que la terre nue et les trois tapis traditionnels. Par les temps humides, il était obligé de patauger dans la terre jusqu'à la cheville tandis que les esclaves veillaient à laver ses pieds avant qu'il ne marchât sur la descente de lit étendue devant son matelas.

Sans aucun doute, l'origine de cette coutume relative à la tente pour dormir remontait au temps où des dangers constants entouraient les sultans dans leurs expéditions et quand il arrivait qu'on les réveillait la nuit pour conduire leurs troupes au combat. Mais quoi qu'il en soit de l'origine de cette façon de faire, elle était particulièrement mal commode et était demeurée inchangée jusqu'à ce jour.

Pendant les heures de la journée que le sultan pouvait passer dans d'autres tentes, aucune restriction n'était faite au sujet du luxe et des commodités.

Il y a, paraît-il, une chambre dans le palais de Fez à laquelle se rapporte une légende très accréditée. Sa construction date d'une époque éloignée, et on suppose qu'il y a quelque part dans ses murs un certain talisman caché.

L'effet de ce talisman est que jamais un sultan ne peut mourir à Fez tant que les murs de cette chambre demeureront intacts. Et chose curieuse en effet, aucun sultan n'est mort à Fez depuis que cette pièce a été construite ⁽²⁾. Sa Majesté me décrivait cette chambre, car elle est située à l'intérieur du palais où aucun homme ne peut pénétrer. C'est une grande salle richement garnie de tapis et de divans et chaque nuit des esclaves, spécialement désignés pour ce faire, allument les nombreuses chandelles qui sont placées sur les chandeliers. Deux énormes cierges rapportés un jour de La Mecque sont les seuls qu'on allume, les autres chandelles devant être renouvelées chaque nuit. On ne doit pas employer de bougies européennes et seulement des chandelles fabriquées à Fez. Le plafond richement sculpté existe encore, mais la toiture au-dessus a été remplacée peu à peu, poutre par l'outre, sans qu'on enlevât les anciennes, de peur de faire disparaître le charme.

Pour la même raison, les murs ont été renforcés à l'extérieur et leur épaisseur est devenue considérable. Et cette chambre a été minutieusement laissée dans l'état où elle se trouvait, au point qu'une échelle qui se trouve dans un coin n'a jamais été déplacée et que des outres pour puiser l'eau pendent au mur depuis toujours, mais si délabrées qu'il ne reste rien d'elles que leur bec d'or et leurs tasses suspendues..

Moulay Abd-el-Aziz était un bon cycliste et il y avait souvent des parties de polo à bicyclette qui duraient toute une après-midi, dans les cours du palais. Le seul autre Marocain qui jouait était Menhebbi, alors à l'apogée de sa puissance et de son influence. Le sultan était un cycliste courageux, mais prudent, commettant rarement des imprudences, et conduisant très habilement sa machine. Menhebbi était aussi hardi, mais moins pondéré; je l'ai vu, poursuivant la balle, charger à toute vitesse dans le mur du palais. Une minute plus tard on le retirait de ce qui ressemblait à un tas de vieilles ombrelles cassées, poussant des cris farouches pour qu'on lui donnât une nouvelle machine.

Le sultan était toujours approvisionné des objets les plus coûteux, la plupart de ses bicyclettes étaient en aluminium, et par conséquent ne convenaient pas pour le polo; mais plus on en brisait, plus on en achetait et les commissionnaires faisaient leur « foin ».

Le record, je crois, fut détenu par un jeune secrétaire de la légation britannique qui en brisa six dans une seule après-midi.

Mais ce n'était pas seulement au polo que Moulay Ahel-el-Aziz était un habile cycliste; il connaissait aussi un grand nombre de tours qui auraient fait honneur à un professionnel. Je l'ai vu moi-même courir sur une planche inclinée, posée sur une caisse, puis sur une autre formant un pont entre deux caisses pour descendre finalement de l'autre côté.

Une fois il tomba sur la tête, mais après être resté étourdi quelques instants, il remonta sur sa bicyclette et réussit ce qu'il voulait faire.

Je le vis une seule fois de mauvaise humeur en ma présence.

Nous étions sur le sommet d'un vieux rempart extérieur du palais. Juste au-dessous de nous, il y avait une douzaine de représentants de ce qu'on appelait bien improprement : « l'armée marocaine », dépenaillés et mourant de faim. Je dis, peut-être avec trop de chaleur, avec

² Moulay Abdallah et Moulay Ahmed Dehbi sont morts près de Fez, mais pas à Fez. Moulay Youssef seul fait mentir la légende, puisqu'il est mort dans son palais de Fez le 17 novembre 1927.

quelle négligence les soldats étaient traités, leur solde volée, leur misère abjecte et ne fis pas attention qu'à ce moment le sultan n'était pas d'humeur à écouter mes reproches.

- Ce n'est pas ma faute, dit-il en colère.

- Mais si, répliquai-je, puisque Votre Majesté ne prend pas la peine de voir si ses ordres sont exécutés.

Le sang rougit la face du sultan, il se redressa et dit, se donnant son titre le plus élevé:

- Rappelez-vous que vous parlez au commandeur des Croyants.

- le me le rappelle, dis-je, c'est votre Majesté qui oublie que ces hommes sont les croyants !

Il ne me garda pas rancune de ce que j'avais dit et dans son regard, la colère fit place à une grande tristesse.

Un instant, il baissa les yeux sur la grande prairie qui s'étendait devant nous et se tournant vers moi dit doucement :

- Vous ne pouvez pas savoir comme je suis las d'être sultan ! et des larmes jaillirent de ses yeux...

Une fois, tandis que je visitais Meknès, j'eus l'occasion d'aller dans le quartier israélite de la ville pour parler à une famille juive qui m'avait auparavant offert l'hospitalité.

La maîtresse de la maison était une dame corpulente, on pourrait presque dire géante, mais aussi généreuse qu'elle était grosse..

Je fus reçu à bras ouverts par mon hôte et mon hôtesse, leurs enfants et leurs petits-enfants, et après les salutations, ils commencèrent à faire leurs doléances. Le quartier des Juifs avait été razzé par les Berbères et leur maison et leur étable avaient été pillées et démolies.

Ne pouvais-je obtenir justice pour eux ?

À cette époque, en dépit des bonnes intentions du sultan, la justice était la chose la plus difficile à obtenir au Maroc.

Le sultan, je le savais, avait prescrit que les dommages causés seraient remboursés par les autorités responsables, mais mes amis ne recevraient qu'une petite part de ce qu'ils avaient perdu; le reste se perdrait « en route ⁽³⁾ ».

Je me décidai cependant à essayer d'obtenir justice du sultan par une petite ruse. Je dis à la grosse dame que le sultan devait faire son entrée officielle dans la ville le lendemain et je lui ordonnai de grimper sur le piédestal d'un des grands piliers de la fameuse porte de Mansour el Alj pour y attendre le passage du cortège.

Aussitôt qu'elle verrait apparaître le sultan sous la porte, elle devrait commencer à crier: « Est-ce que mon seigneur le sultan permettra que je meure dans la misère ? Est-ce que Sa Majesté ne veut pas me protéger ? ».

Je lui dis de prendre un air aussi aimable que possible (elle avait bien soixante ans), et de mettre surtout son beau costume de velours orné de passementeries dorées qu'aiment tant les femmes juives du Maroc et qui constitué leur robe de gala.

Elle promit d'exécuter mes ordres et je tirai mes plans en conséquence.

³ En français.

Une heure ou deux plus tard, je fus reçu par le sultan, et me risquai à dire que j'avais fait un curieux rêve la nuit précédente. Le sultan me demanda de le lui raconter. Je répliquai que j'avais rêvé que j'accompagnais Sa Majesté à son entrée officielle dans la ville et qu'au moment où nous passions sous la porte fameuse, une énorme Juive en habits de fête, s'accrochant à l'une des colonnes de marbre, criait: « Mon seigneur me laissera-t-il mourir de faim ? ».

Le sultan était d'une nature superstitieuse et se demanda ce que mon rêve pouvait signifier. Inutile de dire pourquoi je ne le lui expliquai pas. Tout se passa comme je l'avais projeté avec un petit supplément comique. Le sultan apparut à l'entrée de la porte et là, sur le pilier de marbre, embrassant la colonne, se trouvait ma grosse amie, criant sa plainte. Le sultan, frappé de cette coïncidence se retourna pour essayer de voir mes yeux, mais naturellement je regardais avec autant d'étonnement que lui. À ce moment, la crainte de n'être pas entendue poussa la dame à se pencher outre mesure, l'appui qu'elle prenait sur la colonne lui manqua et la dernière chose que je vis d'elle c'est qu'elle piquait un plongeon au milieu des soldats bleus-rouges qui formaient la haie.

Une heure plus tard, des envoyés m'entraînaient devant le sultan.

Je trouvai Sa Majesté très troublée de l'incident et j'expliquai que sans aucun doute mon rêve extraordinaire était un avertissement que l'on eut à faire justice à cette femme.

Le sultan me demanda si je savais qui elle était.

- Je l'ai vue plus d'une fois, répliquai-je.

- Allez immédiatement, dit Sa Majesté et voyez ce qu'elle demande.

On peut s'imaginer la joie de mes amis quand j'entrai dans leur maison et que je leur demandai de la part du sultan l'établissement d'un mémoire.

Je remplis tout à fait bien mon office et Moulay Abd-el-Aziz envoya un de ses amis, Omrani Chérif, avec l'ordre de faire rembourser à cette famille tout ce qu'elle avait perdu, et de faire mettre une sauvegarde à leur maison dans l'avenir. De cette façon, je fus sûr qu'ils seraient payés, ce qui ne serait pas arrivé si l'argent qui leur était destiné était passé, selon la coutume, entre les mains des vizirs.

Le lendemain ils furent payés et le jour suivant j'avouai ma supercherie au sultan, qui s'en amusa.

L'année de la conférence d'Algeciras (1906), j'étais retourné à Fez après une absence de trois ans. Tout était changé, car les jours de la prospérité et des caisses d'emballage étaient passés et le maghzen connaissait de mauvais jours.

Tribu après tribu, tout le pays était parti en dissidence.

Le vol, les rapines, la corruption étaient pires que jamais. La famine régnait dans la ville.

La campagne que j'avais menée une année ou deux auparavant, comme correspondant du *Times*, ne m'avait pas rendu *persona grata* à la cour ni près du sultan. Tout logement me fut refusé et les portes du palais me restèrent hermétiquement fermées.

Je demurai quelques mois à Fez et je goûtai comme jamais je ne l'avais éprouvé la bienveillance des Fasis. Ils savaient ce qui allait arriver. Ils savaient que le *Times* avait appelé l'attention du monde sur la condition de leurs coreligionnaires et compatriotes marocains et, dans leurs souffrances et leurs misères, ils me manifestaient une attention qui était à la fois plus marquée et plus appréciable.

Ils savaient que le sultan avait refusé de me recevoir et que les portes des palais viziriels m'étaient fermées, et ils en connaissaient aussi la raison. C'est que je représentais un grand journal, dont les colonnes étaient toujours ouvertes aux cris de tristesse des peuples mal gouvernés et abandonnés, et qu'ainsi ces plaintes atteignaient toujours le public anglais et le public mondial. Je n'oublierai jamais la sympathie et la bonté qui me furent manifestées par les habitants de Fez à cette époque. Et quelle était la cause de ce changement si évident ?

C'était la famine. Le pain à quatorze sous la miche, et la miche grosse comme les petits pains d'un buffet de gare. Famine parce que quelques vizirs et fonctionnaires avaient profité des pauvres moissons des années précédentes pour faire des réserves de blé. Ils l'achetaient avant son entrée dans la ville et le vendaient quand ils voulaient avec le bénéfice qu'ils voulaient. Famine, parce que la même coterie réglait le prix de vente des viandes, dépouillant tantôt l'acheteur, tantôt les bouchers⁽⁴⁾. Famine, parce que toutes les matières premières nécessaires à la vie passaient par leurs mains avant d'atteindre le public. Famine, parce que le charbon, sans quoi rien ne peut être cuisiné dans ce pays, était emmagasiné. Et les caravanes, qui auraient dû apporter du grain de la côte pour nourrir le peuple affamé, étaient réservées pour transporter le marbre nécessaire aux palais des vizirs bâtis avec le produit des exactions et des spéculations. Oui, trois années avaient amené du changement à Fez, mais ce n'était pas un changement heureux.

Toute vie et toute énergie semblaient avoir disparu.

Des soldats à mine patibulaire, affamés, en guenilles naturellement, et payés quand ils recevaient toute leur solde, juste assez pour acheter la moitié d'une petite miche de pain, rôdaient çà et là dans les rues. On en voyait très peu, à la vérité, beaucoup ayant déserté depuis longtemps chez Bou Hamara, ou ayant vendu leurs fusils au marchand le plus proche, pour s'en aller ensuite fomenter la révolte dans les tribus.

Réellement, personne ne pouvait les en blâmer, et ceux qui restaient seraient bien partis, secouant la poussière de leurs souliers, mais ils n'avaient pas de souliers, et beau coup d'entre eux n'avaient pas la force de parcourir le chemin.

Les rues étaient pleines de gens mourant de faim, dont beaucoup mendiaient avec leurs yeux seulement, trop pitoyables pour qu'on pût les regarder sans être ému.

Pendant quelque temps les produits d'une souscription publique servirent à apaiser leurs souffrances, mais la plus grande partie des fonds passèrent en briques et en mortier pour les palais, on l'a dit, et d'ailleurs, fût-ce plus qu'une coïncidence, à la date de la conclusion de la conférence d'Algeciras correspondit celle où cessèrent les distributions de nourriture faites par le maghzen aux pauvres.

Était-ce que les yeux de l'Europe ne devaient pas plus longtemps regarder le Maroc, et que les pauvres pouvaient à nouveau périr ?

De nouveau les longues files de pauvres gens se collèrent contre les murs des rues étroites pour laisser passer les chameaux, les mules et les ânes charriant des marbres et des zeliges pour les palais des courtisans, bâtis avec l'argent du peuple et avec les bénéfices de la spéculation⁽⁵⁾.

⁴ Voici comme se faisait j'opération: le Mohtasseb élevait sans raison le prix de la viande et touchait pour cela une forte somme des bouchers, puis pour donner satisfaction à l'opinion publique, il abaissait bientôt le prix, pour recommencer la même opération.

⁵ Pour laisser passer les animaux, les gens des villes doivent s'accroupir et laisser passer sur leur tête la charge de l'animal; c'est le seul moyen de croiser un animal chargé !

Jadis le peuple supportait ses souffrances, car autrefois déjà on souffrait des exactions du maghzen, mais les gens se consolait en disant: « Notre seigneur le sultan ne doit pas savoir. ». Maintenant c'était un peu différent. La famine les avait rendus un peu - très peu - plus hardis et ils disaient: « Notre seigneur le sultan ne fait pas attention. »

Après tout, il n'y avait que la différence d'un mot. Dans les tribus, ils allaient un peu plus loin, oh ! très peu, ils disaient: « Il n'y a pas de sultan. »

Ce n'était pas vrai, car à l'intérieur des remparts croulants du palais, Moulay Abd-el-Aziz ennuyé de tout, mais encore bienveillant, encore animé des meilleures intentions, se promenait de cour en cour, de jardin en jardin, donnant des ordres qu'il savait devoir n'être jamais exécutés, fatigué d'essayer de faire mieux et se contentant d'attendre des circonstances un changement, attente où se mêlaient la confiance en Dieu et sa méfiance de l'Europe. Lui aussi avait perdu toute énergie; ce n'était pas tout à fait sa faute, peut-être, car à une époque il avait essayé d'agir, mais les circonstances avaient été contre lui. Trop de générosité et trop peu de décision l'avaient conduit à cet échec jusqu'à ce qu'il eût remis toutes les affaires à des hommes bien moins capables et beaucoup moins bien intentionnés que lui, en leur permettant de le voler comme il leur plairait.

Il ne voyait personne, n'allait nulle part, probablement parce que, avec sa nature, il ne pouvait supporter la honte de sa situation et l'abaissement du pays.

Le palais lui-même ressemblait à un palais de rêve hanté par des esprits. Mais tel qu'il était ainsi, cette physionomie convenait mieux à la résidence des sultans que celle qu'elle présentait trois ans plus tôt, quand les cours étaient jonchées de marchandises européennes inutiles, encombrées de caisses, et parsemées de paille d'emballage, Sans doute la plupart de ces rebuts étaient encore là, pauvres épaves en vérité pour tant d'argent dépensé. La scène dans le grand patio, entouré de ses arcades et dans laquelle le maghzen tenait sa cour, était changée aussi. Sous leur voûte respective, les vizirs étaient assis, traitant les affaires pendantes en somnolant, c'est-à-dire qu'ils remettaient au lendemain ou à plus tard les affaires qui auraient pu être réglées le jour même.

Il n'y avait ni vie, ni mouvement dans cette cour. Où étaient les fonctionnaires de la cour avec leurs robes blanches et leurs fez rouges pointus ?

Où était cet actif et vif personnage au pas rapide et au geste énergique, dont les yeux perçants surveillaient tout. El Menhebbi, où était-il ?

Ils étaient partis, évanouis comme des fantômes, abandonnant à une poignée d'hommes incapables et intéressés dont on se moquait jusque dans leur entourage la mauvaise administration du pays.

Quoi d'étonnant à ce que le peuple marocain dit : « Nous n'avons pas de sultan. » quoi d'étonnant à ce qu'il désobéît et tournât en ridicule le prince chérifien ?

Quoi de surprenant à ce que le Rogui et Raisouli et une vingtaine d'autres soulevassent tout le pays ?

Non, ce qu'il y avait d'étonnant c'est que le pays tout entier ne se fût pas révolté. Mais il n'en éprouvait pas la nécessité. Les habitants ne payaient aucun impôt et ne reconnaissaient aucun gouvernement. Quant aux citadins, des années d'oppression et de souffrance avaient brisé leur volonté, bien qu'ils se rendissent compte que le régime du moment était la cause de la famine.

Et Moulay Abd-el-Aziz, qui connaissait suffisamment cet état de choses, dans tous les cas assez pour n'en pas désirer connaître plus, parlait encore de ce qu'il avait l'intention de faire pour son peuple, multipliant les plans pour son bonheur devant des auditeurs dont le seul but

était de gruger ce peuple.

C'était un prince bon et intelligent, trop bon par certains côtés, et trop faible bien plus souvent, pour le rôle ardu qu'il avait été appelé à remplir.

Si le pape était prisonnier dans le Vatican, le sultan l'était doublement dans son palais de Fez.

Ces changements pourtant n'étaient sensibles qu'à ceux qui avaient été familiarisés avec le Fez de jadis. Pour tous les autres, cette ville devait sembler pareille à ce qu'elle avait toujours été, avec ses rues couvertes, étroites et tortueuses. sur lesquelles les hautes maisons se penchent et se rejoignent, pleines de ténèbres et de mystère, avec des échappées, ici sur des orangers passant la tête au-dessus d'un haut mur, là sur des minarets couverts de tuiles et sur les toits verts des mosquées et des tombeaux, une ville qui ne s'est pas étendue d'un mètre depuis qu'on l'a encerclée de remparts.

Cependant près des murs, au bord de la rivière qui se partage en mille canaux coulant au travers et autour de la ville. ont jailli des jardins d'orangers, d'oliviers, de mûriers, d'abricotiers, de vignes, formant un berceau de verdure à la ville grise et blanche, chemin de verdure qui serpente du plateau jusqu'au Sebou en suivant tout au long les méandres de la vallée.

Il y a rarement une vue de Fez qui ne soit pas belle, rarement une échappée qui ne soit émouvante. C'est très coloré, ou parfois cela manque de couleur; ce sont des chemins étonnants où jamais ne pénètre la lumière du soleil, ce sont des mosquées en ruines où l'on ne voit que mosaïques croulantes, bois vermoulus, sculptures pourries et toits verdissants.

Ce sont des fontaines brisées, des carreaux de faïence ébréchés, desquels s'égoutte encore l'eau de l'endroit où, jadis, était un bassin, mais où il n'y a plus maintenant qu'un ruisseau de boue dans l'étroite rue.

Ce sont d'imposants fondouks avec leurs galeries et leurs arcades, leurs pergolas de bois devenues rouges et grises avec le temps, ce sont les jardins d'où émergent les palais modernes des vizirs, bâtis avec l'argent et le pain du peuple; tout cela ajoute un charme impérieux à cette cité qui présente un unique exemple de prospérité ancienne et de décadence récente juxtaposées..

Il en est de même des gens.. Ils ont sur leur visage cette expression de tristesse et de découragement qui leur vient des années d'oppression. Ils n'espèrent rien de l'avenir, ils oublient le passé, et leur seule consolation, c'est que « telle est la volonté de Dieu ».

Rien ne peut troubler leur croyance que tout est ordonné d'avance, invariablement réglé et marqué dès le premier jour, dans leur livre de vie. « C'était écrit. » Cela leur suffit.

Tandis que les puissances européennes avaient été à deux doigts de la guerre au sujet du Maroc, tandis que tous les regards du monde avaient été fixés sur la conférence d'Algeciras, tandis que l'avenir du pays restait incertain, et que le cinquième du pays était entre les mains du prétendant, tandis que le sultan pouvait à peine étendre son autorité sur quelques villes fermées, Fez était restée impassible.

Le résultat de la conférence d'Algeciras et de l'acte qui promulgua ses décisions était ce qui pouvait être attendu. Toute l'Europe envoya des délégués dans la charmante petite ville espagnole, située à quelques milles de Gibraltar, et chaque gouvernement poursuivit son but intéressé.

Ils versèrent du vin nouveau ou plutôt du vinaigre dans de vieilles outres; le résultat était inévitable.

Pendant que les ambassadeurs extraordinaires dont les titres tiennent plusieurs pages dans le

petit « livre » qui contient l'acte, discutaient les travaux publics, la police Internationale, la Banque d'État et les différences entre « fusils rayés et non rayés ⁽⁶⁾ » et une multitude d'autres questions, le Maroc tombait de plus en plus profondément dans l'anarchie, anarchie aggravée par les rumeurs de guerre qui circulaient dans les tribus, comme de l'autre côté du détroit de Gibraltar.

Des collines dominant Algeciras, le résultat de cette anarchie fut au moins une fois clairement visible quand la fumée s'éleva au-dessus des villages brûlés de la province de Tanger.

Raisouli commandait dans le Nord pendant qu'à l'Est Bou' Hamara était le maître.

Bou Hamara était natif du Zerhoun et avait été employé un certain temps comme « feqih » d'un haut fonctionnaire de Meknès. Sa conduite l'avait rendu indésirable comme secrétaire, car il savait non seulement imiter la signature de son maître, mais il avait aussi, disait-on, fabriqué un sceau impérial avec lequel il obtenait de grosses quantités d'argent.

Il avait aussi, à ses moments perdus, appris un certain nombre de trucs de prestidigitation. Déjà connu comme un lettré et dévot musulman, ses autres aptitudes le mirent en vedette. Un beau jour, on ne le vit plus; il avait quitté Meknès précipitamment. Vivant d'expédients, il se dirigea vers la province de Taza, située entre Fez et la frontière algérienne, et là il conquit autant par sa science que par son adresse de sorcier et d'escamoteur, un très réel prestige. Presque sans qu'on s'en aperçût, il fut connu comme un chef, et bientôt se fit reconnaître comme étant Moulay Mohammed ⁽⁷⁾, le fils le plus âgé du dernier sultan Moulay Hassan et, par conséquent, le frère aîné de Moulay Abd-el-Aziz.

Il fit fabriquer un grand sceau officiel et se fit proclamer sultan.

J'ai déjà fait mention de la défaite que ses troupes infligèrent au sultan en décembre 1902. Son prestige avait maintenant atteint son apogée et causait une grande anxiété à la cour marocaine.

Il gouvernait le Maroc oriental depuis plusieurs années avec un succès à peine interrompu. A un moment, Il est vrai, il avait été rejeté dans les montagnes du Rif quand Taza avait été repris par une armée chérifienne sous les ordres de Menhebbi, le jeune et actif ministre de la Guerre. Mais il était loisible à Bou Hamara de réoccuper les provinces perdues et d'y rétablir son autorité: En dépit du réel effort de Menhebbi ⁽⁸⁾ pour maintenir un peu de cohésion dans l'armée, la corruption et l'incapacité étaient telles que même son énergie n'y pouvait rien changer. La paye des soldats manquait et les troupes semblaient fondre.

Ce fut seulement lorsque Moulay Hafid monta sur le trône en 1908, après l'abdication de Moulay Abd-el-Aziz, que Bou Hamara fut capturé et amené à Fez. Enfermé dans une cage, placé sur le dos d'un chameau, l'usurpateur fut amené en présence du sultan. L'entretien dura longtemps ⁽⁹⁾.

Pendant plusieurs jours, Bou Hamara, confiné dans sa petite cage, fut exposé aux regards du public dans la grande cour du palais où le sultan recevait les ambassadeurs, et ainsi le

⁶ En français.

⁷ Exactement Moulay M'Hamed.

⁸ Menhebbi avait été mokhazeni avec Djillali le prétendant, et quand devenu ministre de la Guerre il avait refusé son aide à Djillali, celui-ci avait juré de se venger et avait dit: « Tu es devenu ministre, moi je serai sultan, » (Extrait de mes notes inédites sur Bou Hamara)

⁹ Bou Hamara dit en particulier au sultan Moulay Hafid : « Tu me reproches d'avoir régné sans droits, mais toi pourquoi as-tu détrôné ton frère Aziz ? ».

nouveau souverain et celui qui avait menacé si longtemps le trône se faisaient vis-à-vis.

Ensuite le prisonnier d'État fut placé dans la cage aux lions en présence du sultan, tandis que les dames de la cour garnissaient les toits du palais pour assister à l'exécution.

Toutefois, les lions repus refusèrent de le dévorer et lui arrachèrent seulement un bras. Après avoir attendu quelque temps pour voir si le roi des animaux changerait d'avis, le sultan ordonna que le prétendant soit fusillé et il fut exécuté par des esclaves. Enfin son corps fut brûlé pour qu'il ne lui restât aucune chance d'entrer au paradis, car les Marocains croient à une résurrection corporelle.

Si terrible que fût sa fin, Bou Hamara l'avait bien méritée par les atrocités qu'il avait commises, brûlant chaque fois, après les avoir arrosés de pétrole, les soldats du sultan qu'il pouvait capturer au cours de ses campagnes.

La présence de l'usurpateur près du port de Melilla et de la côte du Rif avait si sérieusement gêné les autorités espagnoles et les habitants de cette ville que, dans le but d'obtenir un ravitaillement pour la population, les Espagnols avaient été obligés de négocier directement avec lui. Un ingénieur des mines m'a raconté qu'il avait accompagné quelques capitalistes espagnols au quartier général du rogui à Selouan. Ils étaient tous plus ou moins effrayés, mais l'enjeu était d'importance. Ils demandaient la concession d'une mine de fer dans le voisinage.

Le prétendant les reçut assez cordialement et les invita à s'asseoir avec lui sur un grand tapis étendu à l'ombre d'un arbre.

La discussion des termes de la concession commença et les exigences de Bou Hamara se faisaient de plus en plus grandes.

Les capitalistes hésitaient et protestaient, mais ils furent incités à accepter du fait que, pendant l'entretien, les soldats du rogui apportèrent une douzaine de têtes fraîchement coupées qu'ils arrangèrent autour du tapis.

A la fin de la conversation, les trois ou quatre capitalistes blêmes avaient accepté dans leur intégrité les propositions du prétendant, et ils le remercièrent pour sa réception cordiale, agrémentée de l'affreuse exhibition qui n'avait pas peu influencé leur décision.

Jusqu'à la fin du règne de Moulay Hafid les têtes des ennemis étaient ordinairement exposées sur les portes des villes de l'intérieur. En 1909, pendant la mission de feu Sir Reginald Lister à Fez, Bab Mahroug était garnie de têtes de rebelles.

Un de ces affreux souvenirs tomba avec un bruit retentissant au moment où le ministre anglais et quelques personnes de sa suite passaient sous la voûte.

Pour fixer ces têtes, on passait à travers l'oreille une ficelle que l'on attachait à un clou fiché au mur. Maintes et maintes fois, pendant mon long séjour au Maroc, j'ai vu les portes ou les autres monuments des capitales marocaines garnies de ces épouvantables trophées.

Un rival plus sérieux de Moulay Abd-el-Aziz fut Moulay Hafid, son demi-frère. Celui-ci leva l'étendard de la révolte dans le sud du Maroc en 1908 et se fit proclamer sultan.

L'année précédente, en 1907, les Français avaient bombardé Casablanca après le massacre d'un certain nombre d'ouvriers européens par les indigènes. Des ouvriers italiens et français étaient occupés au transport de la pierre pour la construction du port. Le petit chemin de fer utilisé pour ce travail traversait ou frôlait un cimetière musulman.

Les croyances des habitants, excitées par les agitateurs religieux, s'exaspérèrent et les Marocains attaquèrent le train. Les travailleurs revenant de leur labeur furent écharpés. Un bateau de guerre arriva et une troupe armée débarqua pour protéger la population européenne

de la ville.

Les forts et les quartiers furent bombardés, des scènes de la plus sauvage confusion s'ensuivirent, car, non seulement la ville était sous le feu des canons du cuirassé, mais en même temps les tribus de l'intérieur avaient profité de la panique pour envahir et piller la place.

Toutes sortes d'atrocités et d'horreurs furent perpétrées et Casablanca fut en proie au pillage et au meurtre. Les forces européennes étaient suffisantes pour protéger les consulats, et la plus grande partie de la population chrétienne échappa au meurtre. Quand l'ordre fut rétabli, la ville présentait un aspect pitoyable. Je la vis quelques jours après le bombardement et la scène était indescriptible. C'était une confusion de gens et de chevaux tués; en même temps, le contenu de certaines maisons privées avait été jeté dans la rue et brisé.

Le pillage était incomplet, piles d'étoffes, caisses de provisions de bouche, et toutes sortes de marchandises gisaient abandonnées dans la rue.

Beaucoup de ces maisons avaient été brûlées et saccagées. Des Marocains et des Juifs cachés depuis le premier jour du bombardement, pâles et terrifiés, surgissaient de sombres caves, et beaucoup d'entre eux étaient blessés. Plusieurs durent être retirés des décombres de leurs maisons. Sur ces décombres, hommes et chevaux avaient couru et combattu, il y avait du sang partout. Dans le plus pauvre quartier de la ville, où les maisons couvertes pour la plupart en paille avaient été brûlées, je rencontrai seulement, un être vivant, une folle échevelée, mais souriante et qui ne cessait de crier: « Aïcha ! ma petite fille, mon petit Ahmed, où êtes-vous ? Je vous appelle. »

Elle se tourna vers moi et dit: « N'avez-vous pas vu mes petits-enfants, une petite fille et un petit garçon, presque un bébé ? »

Elle n'attendit pas la réponse et continua son chemin, continuant à appeler Aïcha et Ahmed.

Beaucoup de gens devinrent fous de peur. Les Juifs et les Juives furent peut-être ceux qui souffrirent le plus. Une Juive délivrée d'une cave fut apportée abrutie de terreur par un bateau de secours à Tanger. Ce fut seulement après le débarquement qu'elle se rappela qu'elle avait caché son enfant dans un coin du cellier où elle s'était réfugiée trois jours avant.

Le bombardement de Casablanca et les jours d'horreur nécessitaient une campagne pour nettoyer la banlieue des tribus enragées qui l'avaient envahie et n'attendaient qu'une autre occasion de meurtre, de rapine et de pillage. Ce fut le commencement de l'occupation française, qui mit le point final à des siècles de cruauté, de corruption et d'exactions.